

ÉTUDES FÉMINISTES**Nadia Fahmy-Eid****Anita Caron**

P 2, 3, 4

MOTS DES DIRECTRICES**Anita Caron****Jacqueline Lamothe****Évelyne Tardy****Micheline de Sève****Christine Corbeil**

P 4, 5, 6, 7, 8, 9

RECHERCHE**Francine Descarries**

P 10

FORMATION**Lori Saint-Martin****Maria Nengeh Mensah****Alexandre Baril****Julie Thérroux-Séguin****Julie Depelteau****Stéphanie Mayer**

P 11, 12, 13, 14, 15

PROTOCOLE**UQAM/RELAIS-FEMMES****Lyne Kurtzman****Ruth Rose**

P 16, 17

TÉMOIGNAGES**Lorraine Archambault****Céline O'Dowd****Caroline Désy****Julie Ouellette****Marie-Ève Surprenant**

P 18, 19

**1990 | 20 ans et toujours
2010 | en mouvement****Bulletin d'information****PRÉSENTATION****Et que le mouvement
batte son plein !****Marie-Andrée Roy**

Directrice



Photo : Nathalie St-Pierre

L'IREF fête ses 20 ans. Une jeunesse! Mais vous apprendrez dans ces pages que nous avons aussi une préhistoire. L'enseignement féministe a vu le jour à l'UQAM dès 1972 et à compter de 1979 le Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes

(GIREF) a coordonné des enseignements féministes dans toute l'Université. À la fin des années 80, nous rappelle Lorraine Archambault, la mémoire de l'Institut, c'est Louise Vandelac « avec l'appui d'un Comité de travail, [...] [qui] esquissera une première ébauche du projet de création » d'un Institut féministe (IF) et par la suite le projet « sera piloté et déposé à la direction de l'UQAM par Anita Caron ». L'Institut a été créé le 18 décembre 1990 et inauguré en mars 1991. L'année 2010-2011 en sera donc une de célébrations!

Qu'est-ce qui a caractérisé le projet féministe uqamien? Dès les origines, les pratiques ont été collectives, solidaires et démocratiques. Elles ont regroupé toutes les forces vives féministes, étudiantes, professeures, chargées de cours, employées désireuses non seulement d'avoir des enseignements sur les femmes et les rapports sociaux de sexe mais aussi de travailler à la transformation de l'Université et de la société! Des professeures et des chargées de cours d'une quinzaine de disciplines ont joint leurs efforts pour assumer des enseignements qui établissent clairement le questionnement épistémologique féministe au cœur de tous les grands champs du savoir. Les féministes n'ont pas voulu d'un savoir « à part » mais d'un savoir qui bouscule le sexisme et l'androcentrisme des disciplines traditionnelles jusque dans leurs fondements. Elles n'ont pas quémandé une petite place pour « la femme » ou le féminin à l'orée des connaissances, mais revendiqué d'inscrire la question féministe dans les trames paradigmatiques pour que l'on pense et produise différemment le savoir en intégrant pleinement les genres et les rapports sociaux de sexe. Force est de constater aujourd'hui que, si les études féministes ont acquis une certaine légitimité à l'université, elles ne sont pas parvenues à révolutionner les paradigmes disciplinaires. Et c'est pour cela que nous sommes toujours en mouvement, pour que ça change!

Le projet féministe uqamien se conjugue au pluriel parce qu'il fait place à différentes lectures du féminisme, à plusieurs courants de pensée qui parfois s'entrechoquent mais qui sont appelés à cohabiter dans un espace de débat démocratique pour l'avancement des droits des femmes et l'affirmation de l'égalité entre les sexes. Ce féminisme est alerte pour croiser ses analyses avec les questions de race, de classes et d'identités ethniques et sexuelles pour contribuer résolument au déboulonnage des différents systèmes d'oppression. Par ses méthodes d'enseignement et d'encadrement, il manifeste

► un souci constant d'accessibilité et de démocratisation des connaissances pour soutenir activement la formation d'une relève solide et engagée. Il a pratiqué la mobilisation des connaissances bien avant la lettre en développant des outils de formation et en s'assurant que les résultats des recherches puissent constituer des leviers du changement social. Enfin, au fil des ans, la solidarité du féminisme uqamien avec le mouvement des femmes ne se dément pas parce qu'ils se fécondent mutuellement pour assurer la pertinence, la vigueur et l'actualisation tant des connaissances que de l'action militante.

Toutes ces réussites sont-elles autant de raisons pour s'asseoir sur nos lauriers? Que non! Et nous ne sommes pas d'humeur à ronronner! Ces jours-ci l'équipe de l'Institut travaille activement avec le Conseil de l'IREF à la rédaction d'un plan de développement stratégique pour les cinq prochaines années; ce plan fera l'objet de discussions avec nos membres puis il devrait être adopté par notre Assemblée générale au début de l'automne. Nous avons du pain sur la planche! Les cours en études féministes doivent rejoindre davantage de disciplines et intégrer de nouvelles problématiques, les concentrations en études féministes doivent être associées à un plus grand nombre de programmes disciplinaires, et ce à tous les cycles d'études. Compte tenu de la vastitude de l'expertise uqamienne, il importe que les études féministes soient disponibles en formation à distance. Nous avons absolument besoin d'une chaire de recherche en études féministes pour assurer le renouvellement et le déploiement de la théorie féministe. Il importe aussi d'accroître les regroupements de recherche pour promouvoir la synergie des savoirs et permettre un maximum de retombées des résultats de recherche. Et bien d'autres choses encore! Et c'est parti pour les 20 prochaines années... en mouvement! ◀

Le travail du féminisme dans l'institution universitaire

Extraits de deux textes publiés dans la revue électronique *Labrys, études féministes*, n° 12, 2007

Les débuts de l'enseignement et de la recherche sur les femmes à l'UQAM

Nadia Fahmy-Eid

Professeure honoraire

Il était une fois le mouvement féministe... à l'origine des études féministes

<http://vsites.unb.br/ih/his/gefem/labrys12/quebec/nadia.htm>

Le contexte dans lequel ont pris forme les études féministes à l'UQAM au début des années 70 constituait ce qu'on appellerait aujourd'hui un « cadre social porteur ». Dès 1971, avait eu lieu à l'Université Sir George Williams un « teach-in » qui avait réuni plusieurs centaines de femmes, professeures, étudiantes et militantes confondues. C'était la première fois qu'une université ouvrait largement ses portes à un public aussi diversifié. La popularité de cet événement et la richesse des échanges auxquels il donna lieu en firent une sorte d'élément déclencheur. C'est là que prit forme le projet d'organiser des échanges plus formels dans un cadre universitaire constitué.

Déjà, depuis le début des années 70, et à l'instar de ce qu'avaient entrepris les féministes américaines, leurs homologues canadiennes avaient commencé, elles aussi, à implanter dans quelques universités anglophones une première ébauche de « Women's Studies ». À l'Université de Montréal, un cours sur l'histoire des femmes était offert en 1972 dans le cadre de l'éducation permanente. Quant à l'UQAM, le premier cours sur les femmes, organisé également en 1972, prendra la forme originale d'un cours collectif et multidisciplinaire où s'inscrivirent plus de deux cents étudiantes, un chiffre qui incluait également près d'une dizaine d'étudiants!



Pour entreprendre cette aventure, car c'en fut une, nous étions alors douze professeures – dont deux collègues masculins – et trois chargées de cours, issues de dix disciplines différentes. Face aux réticences de l'administration universitaire à gérer une formule aussi inusitée, les professeures avaient décidé, d'un commun accord, de renoncer au salaire lié à ce cours et ce, au profit des chargées de cours et des assistantes d'enseignement qui collaboreraient avec elles. Dispensé dans un climat d'enthousiasme exceptionnel, ce cours a constitué le véritable coup d'envoi des futures études féministes à l'UQAM.

Dès l'année suivante, plusieurs d'entre nous chercherons à négocier avec nos départements respectifs la création d'un cours spécifique sur les femmes. C'est ainsi qu'entre 1973 et 1976, au moins un tel cours figurera officiellement au programme des départements d'histoire, de sociologie, de sciences religieuses et de biologie. Une étape importante venait d'être franchie. Pour gérer cette entreprise et assurer sa survie, nous n'étions alors qu'un groupe de cinq ou six à entreprendre, chaque session, les démarches administratives qui s'imposaient auprès des départements concernés. Cela pouvait aller de la discussion des conditions d'inscription aux cours, jusqu'à la négociation du budget alloué pour la photocopie. De plus, en ce qui concernait la photocopie des ►

documents, il nous incombait d'en assurer nous-mêmes l'exécution, et surtout la distribution dans les départements concernés.

Baptisé par nous, au départ, Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes (GIERF) – nom qui ne sera officialisé qu'en 1976 – notre regroupement ne bénéficiait pas d'une véritable reconnaissance institutionnelle dans la mesure où il ne figurait nulle part dans la structure organisationnelle de l'UQAM. Il faut reconnaître que ce statut informel nous donnait une grande marge de manœuvre, mais nous privait en même temps de moyens pratiques de fonctionnement. Pourtant, nous ne voulions pas changer de statut pour autant dans la mesure où le modèle des « Women's Studies », qui prévalait alors dans le monde académique anglophone, nous paraissait risqué. Au GIERF, nous reconnaissons qu'un tel modèle pouvait favoriser le développement des programmes d'études et de recherches féministes, mais qu'il risquait, en même temps, de ghettoïser les nouvelles connaissances sur les femmes en les isolant de leur champ disciplinaire respectif. Selon nous, ce savoir que nous construisions, devait être intégré le plus rapidement possible à tous les autres si nous voulions réussir à compléter, corriger, et ainsi révolutionner de l'intérieur, tous les domaines de la connaissance humaine.

Nous réaliserons, quelques années plus tard, que cette autonomie à laquelle nous tenions beaucoup, par crainte de voir déboucher une telle ingérence sur un contrôle aliénant, a été chèrement payée puisqu'elle nous privait d'un support institutionnel précieux sur les plans technique et administratif. Elle nous empêchait notamment d'accéder aux réseaux d'information qui assuraient le lien entre les unités académiques en place et réduisait de ce fait notre visibilité au sein de l'institution. Pourtant, il faut reconnaître que l'administration de l'UQAM manifesta, au cours de cette période, une attitude d'ouverture à l'endroit de notre projet féministe. Il s'agissait alors d'une université jeune, qui affichait une philosophie progressiste et se disait ouverte au changement. Des membres de la direction nous avaient d'ailleurs proposé,

à quelques reprises, de nous intégrer aux structures académiques existantes, mais nous demeurions méfiantes. La seule « concession » que nous fîmes, en 1976, fut d'accepter d'officialiser le nom de notre groupe et son intégration informelle à la structure organisationnelle de l'UQAM. Comment formaliser, par ailleurs, un regroupement comme le GIERF, qui affichait résolument un caractère multidisciplinaire, mais gérait un ensemble de cours qui ne s'insérait pas, pour autant, dans un programme d'études spécifique ? Dans le monde universitaire le modèle était pour le moins inusité.

L'implantation des études et de la recherche sur les femmes et les rapports de sexe

Anita Caron
Professeure émérite

Contribution à l'implantation des études sur les femmes et les rapports de sexe

<http://vsites.unb.br/ih/his/gefem/labrys12/quebec/caron.htm>

Ce cours multidisciplinaire auquel fait référence le texte de Nadia Fahmy-Eid allait sensibiliser la population universitaire à la nécessité d'une programmation ayant pour objet « la condition des femmes ». Le secteur des sciences humaines a exploré alors la possibilité de proposer un certificat à l'intention de personnes qui intervenaient dans des groupes de femmes. Invitée avec d'autres collègues à une rencontre de consultation sur les objectifs et les contenus d'un tel certificat, il est nous apparu alors que la formule d'un certificat ne devait pas être retenue en raison des risques de professionnalisation et de ghettoïisation qu'elle comportait. On a convenu cependant qu'il y avait lieu de proposer à l'ensemble de la population universitaire des activités d'enseignement, de recherche et de services à la collectivité ayant trait aux femmes et aux rapports de sexe.

Un groupe de travail a été créé pour identifier les activités d'enseignement

CRÉATION DU GIERF

Faisant suite à cette proposition, la Commission des études créait, en 1976, le **Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes** et lui confiait le mandat suivant :

- voir à la coordination et à la création d'enseignements crédités mettant à contribution les points de vue de différentes disciplines dans l'étude des rapports de sexe ;
- promouvoir et coordonner les recherches menées dans ce champ d'étude et favoriser leur mise en commun ;
- établir des rapports avec les groupes de femmes en vue de répondre à leurs besoins en recherches, conférences, expertises ou colloques.

déjà existantes dans ce champ d'étude et explorer la possibilité d'en créer d'autres. Des rencontres regroupant professeures, chargées de cours, étudiantes et professionnelles ont permis alors de faire régulièrement le point sur des mandats confiés en vue de l'aménagement d'enseignements, de l'identification de travaux de recherche en cours et d'un suivi à apporter à des demandes de formation provenant de groupes de femmes.

On le voit, dès ce moment, la démarche entreprise se voulait interdisciplinaire et en lien étroit avec le mouvement des femmes. Né de la volonté d'une quinzaine de professeures œuvrant dans divers champs disciplinaires, le groupe qui prenait forme avait le souci de proposer des modes d'organisation qui favorisent l'interrelation entre des chercheuses de différentes disciplines mais également la coopération avec des groupes de femmes.

C'est pourquoi le projet soumis à la direction de l'UQAM proposait la constitution d'un groupe ayant pour mandat d'offrir des ►

▶ activités d'enseignement, de coordonner des travaux de recherche et de répondre à des demandes d'expertise.

Avant de devenir une instance officielle, le groupe a connu une période expérimentale de trois ans. C'est à l'automne 1976 que le GIERF sera officiellement reconnu comme instance d'enseignement et de recherche et pourra compter en 1979 sur la désignation officielle d'une coordonnatrice. À ce moment déjà, le groupe proposait un vaste champ de recherche et d'enseignement sur la situation des femmes et les rapports sociaux de sexe. Il offrait également une diversité de services aux groupes de femmes et s'avérait une structure dynamisante permettant de rendre significative la place des femmes dans l'Université en assurant la diffusion et le rayonnement de leur action à l'interne comme à l'externe. La création d'un institut de recherche en 1990 en sera une confirmation et un renforcement.

Poursuivant le mandat initié par le Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes (GIERF), l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) continue à rendre significatif, au début de ce troisième millénaire, l'apport des études féministes à une vision critique et renouvelée de différentes dimensions du savoir. ◀

CRÉATION DE L'IREF

Tel qu'indiqué au procès-verbal de la 202^e assemblée régulière du Conseil d'administration de l'Université du Québec à Montréal tenue le 18 décembre 1990, la proposition de création « d'une forme particulière d'organisation appelée **Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM** » est adoptée à l'unanimité. Le premier point de constitution stipule qu'il « s'intéresse aux enseignements et aux recherches sur les femmes, aux divers aspects du féminisme et aux rapports de sexe dans une perspective interdisciplinaire ».

En ce 20^e anniversaire, nous avons tenu à donner la parole aux directrices de l'IREF. Chacune d'entre elles, nous livre un souvenir, une histoire, un moment fort lors de leur mandat. Pour certaines qui ont quitté l'UQAM depuis un certain temps, l'exercice n'a pas dû être facile. Nous les remercions sincèrement d'avoir accepté d'être au rendez-vous.

Un colloque sur la contribution d'une pionnière féministe à la vie politique du Québec

Anita Caron
1990-1993

Un des premiers mandats confiés à l'Institut de recherches et d'études féministes fut l'organisation d'un colloque sur le rôle politique exercé par Thérèse Casgrain au Québec et dans les arènes nationales et internationales. Ce colloque était le sixième d'une série ayant pour objectif de mettre en lumière la contribution de leaders politiques à l'évolution du Québec contemporain.

Les colloques précédents avaient permis de rassembler des témoignages et des analyses sur l'apport de Georges-Émile Lapalme, de Jean Lesage, d'André Laurendeau, de Daniel Johnson (père), de René Lévesque qui, en tant qu'élus ou observateurs officiels de la scène politique, avaient joué un rôle déterminant dans l'histoire du Québec.

Thérèse Casgrain n'a jamais été ministre ni même députée. Elle a d'ailleurs œuvré principalement dans des formations et des groupes politiques considérés comme marginaux. Elle a épousé des causes auxquelles les leaders politiques accordent habituellement peu d'importance. Le colloque a cependant permis de reconnaître en elle une femme qui avait le charisme, l'obstination, le sens de l'action et la ruse des politiciens les plus chevronnés.

La tenue de ce colloque en mars 1992 fut pour l'IREF un moment privilégié d'exercer une fonction officielle d'animation au sein de la communauté universitaire et de la



Photo : Denis Bernier

société québécoise. Organisé avec la collaboration des départements d'histoire, de science politique et de sociologie, le colloque a bénéficié de l'apport d'un comité de marrainage formé de mesdames Lise Bissonnette, directrice du quotidien *Le Devoir*, Anne-Marie Bourdouxhe, directrice de *Cité Libre*, Solange Chaput-Roland, sénatrice au Sénat du Canada, Réjane Colas, juge à la Cour supérieure du Québec, Mary Collins, ministre responsable de la Condition féminine au Gouvernement du Canada, Sheila Finestone, députée à la Chambre des communes, Michèle Jean, sous-ministre déléguée et vice-présidente à Emploi et Immigration Canada, Huguette Lapointe-Roy, présidente de la Fondation Thérèse F.-Casgrain, Marie Lavigne, présidente du Conseil du statut de la femme, Dominique Leclercq, ex-directrice générale de la Ligue des Droits et libertés, Jacqueline Martin, présidente de l'Association féminine d'éducation et d'action sociale, Simonne Monet-Chartrand, auteure et animatrice sociale, Renée Casgrain-Nadeau, fille de Thérèse Casgrain, Lorraine Pagé, présidente de la Centrale de l'enseignement du Québec, Jeanne Sauvé, ex-gouverneure générale du Canada, Germaine Vaillancourt, présidente de la Fédération des femmes du Québec, Lauraine Vaillancourt, vice-présidente de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec, de messieurs Claude Béland, président de la Confédération des

caisses populaires et d'économie Desjardins du Québec, Fernand Daoust, président de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec, Michel Forest, ex-professeur du département des sciences économiques de l'UQAM, Carl Goldenberg, ex-sénateur au Sénat du Canada, Jacques Hébert, sénateur professeur de droit à l'Université McGill, René Hurtubise, juge à la Cour supérieure du Québec, Jacques Victor-Morin, ex-secrétaire général au CCF du Québec, Gérard Pelletier, journaliste.

Ce fut l'occasion pour l'IREF de pouvoir compter sur les services d'une secrétaire de direction intérimaire Danielle Tremblay-Landry qui, avec Lorraine Archambault, en

poste depuis 1991 comme agente de recherche et de planification, sera une artisane appréciée et nécessaire dans les tâches multiples requises par un tel événement.

Le colloque a regroupé plusieurs centaines de personnes. Il a bénéficié du soutien de la Direction de l'UQAM et de l'apport de différents services, principalement celui des Relations publiques. Il a été l'objet d'une couverture médiatique importante, avant, pendant et après l'événement.

Il a donné lieu également à un ouvrage publié aux Presses de l'Université du Québec en 1993. Cet ouvrage, intitulé *Thérèse Casgrain. Une femme tenace et*

*engagée*¹ rassemble les témoignages et les analyses de plus de quarante-cinq personnes qui rendent compte de la tâche accomplie par une militante qui, toute sa vie, a lutté pour le droit de vote des femmes, leurs droits civils, la justice sociale, la paix; qui a été la première à diriger un parti provincial au Canada; qui a connu des victoires et des échecs, mais qui ne s'est jamais laissée abattre par les difficultés. ◀

1 *Thérèse Casgrain. Une femme tenace et engagée.* Textes colligés par Anita Caron et Lorraine Archambault avec la collaboration d'Évelyne Tardy et Robert Comeau, 1993, Collection *Les leaders politiques au Québec*, Presses de l'Université du Québec, 420 p.

L'IREF de 1993 : lieu inédit d'engagement et d'émergence de nouveaux savoirs

Jacqueline Lamothe
1993-1995

De toutes les expériences qu'il m'a été donné de vivre au cours de ces trente ans à l'UQAM, ma collaboration à l'IREF en tant que directrice compte parmi les plus chères.

C'est avec émotion que, quatorze ans après avoir assumé la première coordination du GIERF, premier lieu officiel d'études féministes à l'UQAM, je succédais (humblement) à Anita Caron à la direction de ce nouvel Institut.

Ce qui a suscité mon enthousiasme comme plus tôt au GIERF, c'était de participer à l'édification d'une organisation toute et entièrement dédiée à l'enseignement et à la recherche féministes, c'est-à-dire reliée au développement de connaissances indissociables de leur implication sociale concernant les femmes et les rapports de sexe, recherche dont le caractère



interdisciplinaire favorise l'émergence de problématiques riches et englobantes.

Assumer la direction de l'IREF m'a donc permis de vivre à l'intérieur d'une organisation hors du commun de par sa nature particulière et ses diverses fonctions.

Lieu de solidarité et d'échange: le type de structure organisationnelle de l'IREF, engageant les efforts non seulement d'une personne mais d'une équipe, ce mandat de direction a constitué une entreprise emballante et assuré un ouvrage collectif.

Exigence de la fonction: tous les volets étaient inextricablement liés et nécessitaient vigilance, énergie et créativité.

Comment penser au développement des programmes sans établir et maintenir la communication avec les unités départementales concernées? Comment

s'assurer d'un enseignement de qualité sans le recrutement de membres professeures dans les différents départements? Comment combler les groupes-cours sans développer des outils de promotion afin de prendre contact avec les étudiants-es potentiels-les? Comment conserver la crédibilité auprès de l'Institution et obtenir l'appui financier sans faire la preuve de réalisations concrètes dans tous les secteurs: formation, recherche et diffusion de la recherche, animation, etc., ainsi que d'élaboration de projets de valeur?

Développement, rayonnement, gestion, représentation... autant de créneaux d'implication de tous les instants. Défilent encore dans ma mémoire des moments reliés à chacun de ces aspects. La création du service de la recherche, les journées d'étude animées en vue de l'élaboration d'un programme de doctorat, l'implantation graduelle de la concentration de 2^e cycle, les séminaires de recherche passionnants, les discussions fructueuses de l'exécutif et du conseil, les échanges amicaux avec les membres du personnel, l'initiative des étudiantes jusqu'au lancement du premier numéro de la revue *FéminÉtudes*, la richesse et la variété des débats, des conférences, des tables rondes, etc.

J'évoquerai ici un moment qui m'a particulièrement tenu à cœur, soit ▶

l'organisation de la Section d'Études féministes du 62^e Congrès de l'Acfas tenu à l'UQAM au printemps 1994. La densité du programme témoigne de la ferveur féministe de l'époque. Quatre séances de communications libres et cinq colloques s'inscrivaient entre autres sous les thèmes suivants : « La violence faite aux femmes », « Les discours de représentation », « Femmes, féminisme et organisation », « Ré/conciliation famille/travail », « Productions au féminin et nouvelles pratiques littéraires ». J'ai eu le plaisir, lors de la réception des propositions de communications libres, de mettre en relation des chercheuses travaillant sur des thèmes connexes sans le savoir.

D'autres événements se sont tenus dans le cadre de la Section, soit une table ronde réunissant des professeures des universités québécoises sous le thème général de la section : « Les stratégies d'implantation des études féministes et les perspectives d'avenir ». Une autre table ronde avait été organisée par les étudiantes. En clôture, une conférence : « Sens et portée d'un projet féministe de société ». Des activités connexes se sont déroulées tout au cours du congrès : exposition, projections de films, atelier d'écriture.

Par ailleurs, nous avons pu constater que les préoccupations féministes débordaient le cadre de la Section. Plusieurs colloques de grande qualité, à problématique féministe,

figuraient également au programme de ce congrès.

Enfin, nous avons profité de cette occasion pour célébrer le 20^e anniversaire de la naissance des études féministes à l'UQAM par une fête au cours de laquelle nous avons rendu hommage aux coordonnatrices du GIERF en présence des responsables des études féministes des diverses universités. Que de beaux souvenirs !

Pour conclure, je tiens à remercier la personne sans qui tout ce qui précède n'aurait été possible : bien sûr, Lorraine Archambault, l'âme et le cœur de l'IREF. ◀

20 ans pour l'IREF, et 34 pour le GIERF! Il me semble que c'était hier....

Évelyne Tardy
1996-1998

J'aimerais rappeler, à l'occasion des vingt ans de la création de l'IREF, une anecdote qui remonte au tout début de mon mandat comme coordonnatrice du GIERF en 1986, mandat qui commençait par une « audace », comme l'écrivait la journaliste de *RÉSEAU*, magazine de l'Université du Québec, dans un numéro¹ consacré en grande partie au GIERF sous le titre très emblématique de « Place aux femmes ! ». Cette anecdote, c'est celle du « cadeau » transmis aux membres de l'Académie française. En effet, en novembre 1986, en prévision des fêtes de Noël et du nouvel an, et pour marquer les dix ans du GIERF, sous l'initiative de notre première coordonnatrice, Jacqueline Lamothe, et d'une de nos collègues, Louise Vandelac, nous avons adressé nos meilleurs vœux aux membres de l'Académie française et



nous leur avons offert en cadeau... des documents relatifs à la féminisation des titres et à ses règles dans tous les domaines de l'activité humaine ! Ce cadeau a été reçu par les « Immortels », mais il n'a pas eu l'effet souhaité !

Par contre, au même moment, une audace en amenant une autre, j'ai cru bon m'autoriser à changer l'appellation du GIERF. Il était jusqu'alors le Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes, et les mots « sur les femmes » ne me plaisaient pas, pas plus qu'ils ne plaisaient à mes collègues. C'est ainsi que le GIERF est devenu le Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche féministes. Cette appellation, ne changeant pas le sigle (GIERF), passa presque inaperçue, mais elle fut retenue par des membres du groupe, puis reproduite dans le magazine *RÉSEAU*², dès mai 1987.

Dix ans plus tard, le GIERF étant devenu un Institut, l'IREF, Institut de recherches et d'études féministes, on m'a proposé d'en prendre la direction pour deux ans. Le souvenir que je garde de ces deux années à la direction de l'IREF est celui d'un très grand travail, impliquant de nombreuses démarches administratives, et d'un bouillonnement d'activités de toutes sortes, sans parler de certains problèmes concernant le secrétariat et, surtout, les bibliothèques de l'UQAM.

Le rapport³ rédigé au terme des deux années que j'ai passées à la direction de l'IREF comprend 68 pages ; je me contenterai d'en signaler quelques points forts, comme le renouvellement du mandat de l'Institut pour les cinq années subséquentes, la consolidation des concentrations de premier et de deuxième cycles en études féministes, le projet d'une mineure pluridisciplinaire, le développement de nouveaux champs de recherche comme « l'identité sexuelle » et « femmes et espace », la remise sur pied du comité conjoint du protocole UQAM/ Relais-femmes avec la participation active de l'IREF, la mise en place d'un prix alimenté par le Fonds Anita Caron, décerné au meilleur mémoire réalisé dans le cadre de la concentration de deuxième cycle en études féministes, prix qui a été attribué, à l'époque de sa création, ▶

à Lise Letarte, étudiante en sexologie, dont le mémoire a paru dans le premier numéro des « Cahiers de l'IREF »⁴.

Nous appuyant sur un rapport d'évaluation des cinq premières années de notre institut extrêmement élogieux, en septembre 1996, nous avons, à l'époque, demandé aux autorités universitaires de maintenir et de renforcer l'IREF. Il nous a pourtant fallu organiser de nombreuses prestations auprès des instances administratives de l'UQAM pour défendre notre dossier, et attendre neuf mois, jusqu'en juin 1997, pour obtenir, enfin, un second mandat de cinq ans et l'acceptation des demandes soumises par le Conseil de l'IREF, dont, en particulier, un budget plus important, y compris au chapitre des ressources humaines, de nouveaux bureaux, et l'extension du mandat de la directrice de l'Institut, qui est passé à trois ans.

C'est pendant mon mandat comme directrice de l'IREF que l'on a assisté au

grand chambardement informatique de l'UQAM dont la direction voulait absolument emprunter à grande vitesse « l'autoroute de l'information » ! Le Centre de documentation en sciences humaines qui possédait une riche collection d'ouvrages sur les femmes, grâce à la précieuse collaboration de la bibliothécaire Catherine Passerieux, a été fermé malgré nos nombreuses démarches auprès du Service des bibliothèques et auprès du directeur de la Bibliothèque centrale. Après d'épiques batailles, nous avons heureusement pu conserver, à la Bibliothèque centrale, notre base de données « Interfemmes », indispensable outil pour le personnel étudiant et professoral en études féministes.

Je terminerai ce petit « retour en arrière » en vous faisant part d'une remarque que j'ai osé formuler lors de la fête organisée par le Département de science politique, où j'étais professeure, à l'occasion de mon départ à la retraite, il y a neuf ans déjà. Après avoir remercié mes collègues

politologues de m'avoir accueillie dans leur département, alors que ma formation se situait en sociologie, je leur ai rappelé que c'est dans le GIERF et l'IREF que je m'étais vraiment sentie chez moi, y ayant trouvé une exceptionnelle stimulation intellectuelle, une convivialité de tous les instants, et un esprit d'entraide qui m'ont donné le goût de rester à l'université, en dépit des invitations à la quitter. Cette convivialité, cette entraide, cette stimulation, venant de mes collègues féministes de l'Institut, ont été pour moi un véritable cadeau et me resteront toujours en mémoire. ◀

- 1 « Place aux femmes », *RÉSEAU*, magazine de l'Université du Québec, mai 1987, p. 9.
- 2 *Ibidem*.
- 3 Institut de recherches et d'études féministes, « Rapport d'activités pour la période du 1^{er} juin 1996 au 31 mai 1998 ».
- 4 Lise Letarte, « Quand la violence parle du sexe : analyse du discours thérapeutique pour hommes violents », *Cahiers de l'IREF*, n° 1, 1998, 130 p.

L'Institut, un point d'ancrage

Micheline de Sève
1998-2001

Quand je repense à ma présence à l'IREF, en occuper la direction m'apparaît comme la tâche la plus ardue que j'y aie assumée. Je succédais à une tornade, mon amie Évelyne Tardy, ce qui, en soi, représentait un formidable défi à relever. J'arrivais en outre en pleine période de chamboulement administratif puisque nous passions sous la gouverne de la toute nouvelle Faculté des sciences humaines, ce qui impliquait une révision systématique de l'affectation des ressources trop maigres dont nous disposions précédemment. Cerise sur le *sundae*, il fallut aussi faire face au grand dérangement que signifiait un déménagement, cette fois, de la *Place Dupuis* au pavillon Thérèse-Casgrain, à notre avantage cependant. Nous sortions de l'exil pour revenir au centre de l'activité du campus.



Heureusement, qui dirige l'IREF n'est jamais seule ! Lorraine Archambault et Céline O'Dowd étaient là pour me seconder au quotidien et les membres de l'exécutif, plus particulièrement ma chère Lori (Saint-Martin), appliquaient au besoin. Jamais, dans aucun des postes de gestion que j'ai occupés en trente ans de carrière, je n'aurai expérimenté aussi pleinement ce que peut être une équipe de soutien à la direction. Je suis d'autant plus reconnaissante à mes collaboratrices du temps, dont la plupart sont toujours fidèles au poste, d'avoir traversé avec moi ces tribulations presque « normales » pour qui œuvre à l'Institut.

Les ajouts à nos définitions de tâche respectives ne manquaient pas. Par exemple, je me souviens de la mauvaise surprise que me réservait le système informatique de la boîte, passée des années avant moi du *WordPerfect*, dont je m'accommodais très bien pour mes besoins professionnels jusque là, au *Word*, nécessaire pour m'adapter au fonctionnement du secrétariat de l'Institut. Céline et Lorraine se virent forcées de former sur le tas une directrice récalcitrante et qui appelait à l'aide en bougonnant plus souvent qu'à son tour. Je n'ai pas encore digéré non plus la longueur de certaines réunions préparatoires aux réunions officielles, des séances obligatoires de concertation qui venaient compliquer la gestion déjà compliquée de mes horaires de prof surchargée et que justifiait, je le reconnais volontiers, le soin du détail requis par l'exercice d'un mode de direction collégial. La patience est une belle vertu que je n'aurai pas toujours cultivée au mieux !

N'empêche que je garde de l'expérience un souvenir attendri. Celui des belles ▶

amitiés nouées au fil de ces heures passées en réunion précisément, au téléphone ou à l'occasion des nombreuses activités organisées avec tant de soin par l'un ou l'autre des comités responsables. Celui aussi de ces étudiantes qui trouvaient généralement ma porte ouverte et que j'accueillais avec plaisir pour discuter de leurs projets ou les aider à régler un problème ou l'autre. Leur présence me ramenait à l'essentiel de mon action à l'Institut: le partage avec ces jeunes chercheuses que la concentration de deuxième

cycle, dont j'avais piloté la création quelques années plus tôt, nous amenait de plus en plus nombreuses.

Je l'avoue, je fus soulagée de retrouver la quiétude relative de mon bureau de prof et l'agrément de mes salles de classe, en particulier celle où j'animais le séminaire multidisciplinaire de deuxième cycle en études féministes, au terme d'un mandat de trois ans que je trouvais écrasant par moment. Ah! le plaisir de redevenir un simple maillon de la chaîne

qui relie les membres de l'Institut, étudiantes, chercheuses ou enseignantes (les exceptions masculines me permettront de les inclure dans le féminin!) et d'oublier les exigences de régie de la machine qui turbine derrière à toute vapeur. Chapeau à celles qui continuent de s'en charger si efficacement pour nous toutes! Chapeau bas en particulier à celles qui le font à long terme, année après année, assurant ainsi la permanence et la vitalité de notre Institut! ◀

L'IREF, déjà 20 ans! Une belle réussite



Christine Corbeil
2001-2006

Lorsque j'acceptai le mandat de directrice de l'IREF, j'étais quelque peu inquiète de ne pouvoir être à la hauteur des collègues qui m'ont précédée et qui ont contribué à faire de l'Institut un lieu de convivialité, d'échange, de réseautage et de solidarité. Mes hésitations à me lancer dans cette fabuleuse aventure n'ont guère duré et je puis dire aujourd'hui que je suis infiniment reconnaissante à l'équipe de l'IREF qui m'a permis de connaître les rouages internes de l'Institut, d'être associée étroitement à son développement, à sa vie quotidienne, de participer aux débats sur ses orientations,

ses priorités en matière de formation et de recherche, et, enfin, de représenter ses intérêts auprès des différentes instances de l'UQAM.

Il est impossible d'évoquer mon expérience de directrice de l'IREF sans faire référence au rôle essentiel joué par l'Alliance de recherche IREF/Relais-femmes (ARIR) sous la direction universitaire de Francine Descarries et la coordination de Lyne Kurtzman, dans la dynamisation et la reconnaissance des études féministes tant à l'université qu'au sein du mouvement des femmes. En effet, grâce au soutien matériel, financier et intellectuel de l'ARIR, nombre de projets ont gravité autour de l'IREF et permis que se tissent des liens de solidarité peu communs entre chercheuses, étudiantes et praticiennes du mouvement des femmes. À commencer par cette mémorable chaîne humaine à laquelle nous nous sommes jointes sous la bannière de l'ARIR, lors de la manifestation devant les bureaux de l'ONU à New York organisée par la Marche mondiale des femmes de l'an 2000; sans oublier ce fameux séminaire sur la question de la diversité que nous avons tenu dans l'autobus nolisé par l'ARIR pour faire le trajet Montréal-New York. Dans la foulée de cette mobilisation historique des femmes, l'IREF, en concertation avec l'ARIR et le Protocole UQAM/Relais-femmes du Service aux collectivités, a multiplié les occasions de collaboration avec le mouvement des femmes que ce soit dans le cadre de colloques, de séminaires, de journées d'étude ou de projets de recherche et de formation.

Comment caractériser l'IREF si ce n'est à travers le dynamisme et l'engagement de ses étudiantes, tous cycles confondus, à faire des études féministes un milieu vivant et fécond tant du point de vue du renouvellement des savoirs que des pratiques. Je pense, entre autres, aux multiples initiatives destinées à faire entendre leurs voix, communiquer leurs préoccupations, leurs désirs de changement: la revue *FéminÉtudes*, dont la qualité, l'originalité et la profondeur des articles ne cessent de croître, en témoigne, de même que leur participation à des comités d'action sociale et politique, leur implication dans l'organisation de colloques et de forums d'études féministes, sont autant de manifestations tangibles de leur grande capacité de mobilisation, d'action et de réflexion. Sans exagération et prétention, je peux affirmer que l'IREF a toujours eu le souci d'intégrer les étudiants-es lors d'événements marquants dans le milieu universitaire féministe. À preuve, cette participation nombreuse des membres de l'IREF dont plusieurs étudiantes au 3^e Congrès international sur les recherches féministes francophones qui s'est tenu à Toulouse (France) en septembre 2002 sur le thème *Ruptures, Résistances et Utopies*. Grâce à l'initiative et au soutien financier de l'ARIR, une vingtaine de chercheuses et d'étudiantes québécoises ont pu mêler leur voix à celle de féministes francophones d'outre-mer et discuter ensemble des enjeux et des défis des recherches féministes.

Je retiens de mon expérience à l'IREF cette chance exceptionnelle d'avoir pu ▶

travailler côte à côte avec des professeures, des chargées de cours et des étudiantes issues de tous les horizons disciplinaires ce qui m'a permis de connaître de près les rouages et les avantages de la multidisciplinarité. Car, réunir des gens en provenance de sept facultés universitaires dans le cadre d'une discussion sur des enjeux féministes, d'un projet de publication, d'un comité de travail, d'une expérience de formation, d'une révision de programme, etc., peut se révéler extrêmement exigeant, mais les retombées d'une telle approche sont sans conteste extrêmement positives pour les études féministes : ouverture à la différence, fréquentation de nouveaux univers théoriques et pratiques, moins d'isolement disciplinaire et multiples expressions de solidarité. En continuité avec cette recherche d'ouverture, je dois souligner une initiative prise au printemps de 2006, par les différents instituts en études des femmes et études féministes francophones du Québec et de l'Ontario, de tenir une Journée d'échanges et de réseautage interuniversitaire afin de réfléchir sur les enjeux actuels des études féministes tels que le financement des Instituts, la relève étudiante et professorale, la visibilité et la reconnaissance des études féministes dans nos institutions ainsi qu'à l'échelle nationale et internationale. Encore une fois, le fait de mettre en commun nos stratégies et nos réflexions quant au développement et au rayonnement des études féministes s'est avéré beaucoup plus riche et motivant que de cheminer seules dans nos institutions.

En terminant, j'aimerais rappeler que cet engagement à défendre le dossier des études féministes sur plusieurs tribunes exige entraide et solidarité, écoute et compréhension, disponibilité et générosité, esprit d'équipe et complicité. Je crois bien avoir trouvé ces qualités parmi les membres de l'IREF et je les remercie de m'avoir accompagnée et soutenue au cours de ces années. Je salue et exprime mon affection et ma reconnaissance tout particulièrement à Lorraine Archambault, Céline O'Dowd et Marie-Edmée de Broin avec qui j'ai partagé les hauts et les bas d'une équipe de direction. ◀

MANDAT DES DIRECTIONS

Directrices

1991-1993	Anita Caron , Département des sciences religieuses
1993-1995	Jacqueline Lamothe , Département de linguistique
1995-1996	Léa Cousineau , Bureau de la coopération internationale
1996-1998	Évelyne Tardy , Département de science politique
1998-2001	Micheline de Sève , Département de science politique
2001-2006	Christine Corbeil , École de travail social
2006-	Marie-Andrée Roy , Département de sciences des religions

Coordonnatrices de l'enseignement

1991-1994	Micheline de Sève , Département de science politique
1994-1996	Irène Lépine , Département des sciences administratives
1996-1998	Carmen Gill , Département de sociologie (chargée de cours)
1998-2001	Louise Cossette , Département de psychologie
2001-2003	Marie-Lise Brunel , Département d'éducation et de pédagogie
2003-2006	Marie-Andrée Roy , Département de sciences des religions
2006-2010	Lori Saint-Martin , Département d'études littéraires

Coordonnatrices de la recherche

1991-1992	Francine Descarries , Département de sociologie
1992-1994	Évelyne Tardy , Département de science politique
1994-1996	Marie-Louise Lefebvre , Département des sciences de l'éducation
1996-1997	Nadia Fahmy-Eid , Département d'histoire
1997-1998	Isabelle Lehuu , Département d'histoire
1998-2000	Lori Saint-Martin , Département d'études littéraires
2000-2002	Christine Corbeil , École de travail social
2002-2005	Anne Quéniart , Département de sociologie
2005-2007	Isabelle Lehuu , Département d'histoire
2007-2011	Francine Descarries , Département de sociologie

LE PERSONNEL

1991-	Lorraine Archambault , agente de recherche et de planification
1992-1993	Danièle Tremblay-Landry , secrétaire (poste temporaire)
1993-1996	Lily Villeneuve , secrétaire de direction
1996-1997	Éveline Dupuis , secrétaire de direction
1997-	Céline O'Dowd , secrétaire de direction
2002-2004	Marie-Edmée de Broin , agente de recherche et de planification (remplacement de Lorraine)
2005-2009	Lyne Kurtzman , responsable du développement de la recherche
2009-	Caroline Désy , agente de recherche et de planification et responsable du développement de la recherche

En avril 2010, l'Institut de recherches et d'études féministes formait un regroupement de 351 membres, soit :

→ 59 professeures et professeurs*	→ 13 professionnelles
→ 4 professeures, professeurs associés	→ 105 étudiantes au 1 ^{er} cycle
→ 11 professeures honoraires	→ 34 étudiantes au 2 ^e cycle
→ 25 chargées, chargé de cours	→ 15 étudiantes au 3 ^e cycle
	→ 85 membres associées

* En provenance des disciplines suivantes : communication, danse, éducation et formation spécialisées, études littéraires, études urbaines, histoire, histoire de l'art, organisation et ressources humaines, psychologie, science politique, sciences biologiques, sciences des religions, sciences juridiques, sexologie, sociologie, travail social.

La recherche féministe... un acte militant

Francine Descarries

Coordonnatrice de la recherche

L'IREF œuvre au développement et à la promotion de la recherche féministes depuis sa création en 1990 et s'est développé au fil des collaborations établies entre les chercheuses, les chargées de cours et les étudiantes. L'Institut représente un point de ralliement pour celles-ci — et les quelques chercheurs et étudiants qui font équipe avec elles — et permet à plusieurs d'éviter l'isolement qui guette trop souvent celles et ceux qui travaillent dans le champ de la recherche féministe. D'une certaine manière, la nécessité de faire « front commun » contre l'androcentrisme des savoirs disciplinaires a permis de développer au sein de l'IREF une solidarité fructueuse dans le respect des orientations théoriques et militantes de chacune.

L'accent mis par l'IREF, dès sa création, sur le développement interdisciplinaire s'est avéré propice à la multiplication, mais surtout à l'approfondissement et au renouvellement des problématiques de recherche et des approches méthodologiques accueillies au sein de l'Institut pour appréhender, dans divers temps et espaces, la réalité sociale du point de vue des femmes et pour analyser les effets structurants des processus sociaux sexués qui traversent toutes les dimensions du social.

La pratique de recherche des membres de l'IREF a aussi été fortement enrichie par une philosophie de la recherche qui a permis, au fil des ans, d'associer au sein de divers projets chercheuses et groupes de femmes. Une telle pratique de partenariat, qui bénéficie depuis la création de l'IREF de l'appui institutionnel accordé à travers le Protocole UQAM/Relais-femmes — et qui a profité pendant près de dix ans d'une infrastructure de recherche en partenariat avec Relais-femmes, subventionnée dans un premier temps par le Conseil de recherches en sciences humaines du



Canada (CRSH) et le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FORSC) par la suite — a généré au cours des ans, malgré la présence de difficultés et de tensions bien réelles entre militance et science, entre culture des groupes et culture des chercheuses, des échanges productifs de savoirs et d'habiletés féministes, bien avant que la notion de « mobilisation des connaissances » ne soit tendance, tout comme le développement d'approches méthodologiques et de modèles d'analyse plus attentifs à la diversité des expériences et des dynamiques des rapports sociaux sexués et plus ouverts sur les pratiques et les besoins du milieu ainsi que sur l'ensemble des problèmes sociaux.

Cela étant, l'IREF accueille, bon an, mal an depuis quelques années, une quinzaine d'équipes de recherche. Elles y mènent des travaux sur des thématiques variées qui évoluent au gré de la conjoncture sociale et des préoccupations de l'heure. Ces recherches prennent acte notamment des changements sociaux et des défis que sont l'intensification des mouvements de population ; l'essor des revendications identitaires des groupes minorisés ; l'illusion de l'égalité-déjà-là ; le conservatisme ambiant et l'effritement des couvertures sociales, la mutation des revendications portées par les jeunes générations, et les nouvelles formes de pauvreté et de violence qui touchent particulièrement les femmes.

Les projets logés aujourd'hui à l'IREF se déploient donc en plusieurs dimensions sur un large continuum au sein duquel sont abordées, plus spécifiquement, des questions relatives aux *conditions de vie des parents étudiants*, à la conciliation

travail-famille, à la situation des femmes entrepreneures immigrantes ou à celles des femmes âgées dans l'espace public et privé et aux effets de la libéralisation des marchés sur les conditions de vie des femmes au Québec. Sont aussi questionnés les courants de pensée du féminisme contemporain, les outils du droit pour contrer les stéréotypes sexistes, le développement de solidarités féministes dans un contexte de diversité religieuse de même que les paradoxes et les enjeux de la pensée et des pratiques du mouvement des femmes québécois. Un autre volet important des recherches menées à l'IREF nous convie à l'étude du discours des médias sur les témoignages des femmes et des hommes vivant avec le VIH/sida, de l'impact de l'homophobie sur la persévérance scolaire ou encore de la vulnérabilité et la résilience de jeunes de minorités sexuelles face à l'homophobie scolaire et à celle de la traite des femmes à des fins prostitutionnelles au Québec. Est-il nécessaire de préciser, qu'au-delà de ces projets subventionnés, de nombreuses autres préoccupations et thématiques sont abordées par les chercheuses, les chargées de cours et les étudiantes réunies au sein de l'IREF. Ainsi, les notions d'identité féminine, d'identités sexuelles, de choix, de genre et de sujet du féminisme occupent beaucoup plus d'espace présentement que dans les périodes précédentes, tout comme celle des clivages socioéconomiques, ethniques, religieux, culturels, générationnels et d'orientation sexuelle.

Je conclurai cette brève présentation en ajoutant, sans fausse modestie, que l'IREF constitue une référence obligée dans le champ de la recherche féministe francophone. La poursuite et la consolidation de ses activités de recherche sont en l'occurrence indispensables pour assurer la survie et l'avenir de la recherche féministe, pour l'extraire définitivement de la périphérie où la campent les savoirs dominants, pour convaincre de sa légitimité et de sa raison d'être et, enfin, pour forcer la prise en compte de ses questionnements et de ses perspectives critiques dans tous les protocoles de recherche. ◀

L'enseignement féministe, ça se fête !

Lori Saint-Martin

Coordonnatrice de l'enseignement

Certains établissements offrent des diplômes distincts en études des femmes ; l'IREF a fait plutôt le pari de l'intégration des perspectives et des méthodes féministes dans les différentes disciplines. Nos étudiantes reçoivent donc à la fois un enseignement féministe de qualité et une solide formation disciplinaire.

Les programmes se développent et se diversifient au fil des ans. En 1990, la concentration de 1^{er} cycle (6 cours) voit le jour, avec notamment le cours FEM5000, *Atelier synthèse en études féministes*. Et comme cette clientèle évolue et prend goût aux études féministes, on crée en 1993 la concentration de 2^e cycle, aujourd'hui offerte dans sept programmes (communication, études littéraires, histoire, histoire de l'art, science politique, sciences des religions, sociologie), et le FEM7000, le séminaire interdisciplinaire d'études féministes qui sera l'un des fleurons de l'IREF. Devant la qualité des travaux, le prix du meilleur mémoire en études féministes est créé et demeure un précieux outil de reconnaissance et de diffusion de la recherche étudiante, tout comme l'est la merveilleuse revue *FéminÉtudes*.



L'enseignement au 1^{er} cycle a vu un nouveau grand développement en 1999 avec la création de la mineure pluridisciplinaire en études féministes, remplacée en 2007 par le certificat, offert dans de nombreux baccalauréats ou de manière autonome. Le cours FEM1000, créé dans la même foulée, offre une introduction très appréciée à l'histoire de la pensée féministe.

Enfin, dès 2008, à la demande d'étudiantes désireuses de pousser encore plus loin leur formation, nous créons une concentration de 3^e cycle en études féministes et un cours FEM9000, offert pour la première fois par Micheline de Sève à un groupe impressionnant d'une dizaine d'étudiantes en 2009. Aux premiers départements participants — études littéraires, sciences des religions, science politique, sociologie — s'ajoutent, en 2010, trois autres : histoire, histoire de l'art (qui ajoute du même coup la maîtrise) et psychologie. D'autres départements devraient s'ajouter sous peu.

La formation à l'IREF, c'est donc une belle histoire de collaboration avec les départements. Pour nos professeures et nos étudiantes, c'est aussi l'histoire d'une rencontre passionnante avec la théorie et la pratique féministes. Nos étudiantes, qui proviennent d'horizons très diversifiés, nous disent apprécier les occasions de rencontre et de dialogue, les débats parfois enflammés mais toujours fructueux, la possibilité de pousser plus loin leurs questionnements et leurs intuitions de départ. Les études féministes, c'est une façon de lire le monde et de s'y engager à la fois. Leur dynamisme, leur énergie réjouissent.

Ce qui frappe le plus, outre la passion contagieuse des étudiantes, c'est la profondeur à la fois horizontale et verticale des études féministes à l'IREF. Horizontale, puisque nos programmes sont offerts dans de nombreux départements et que bon an, mal an, il s'offre à chaque session d'automne et d'hiver au moins une douzaine de cours en études féministes : l'offre est vaste, variée et de grande qualité. Verticale, puisque nous offrons un programme de 1^{er} cycle autonome, le certificat, en plus d'une formation intégrée aux diplômes usuels aux trois cycles d'études. Qui dit mieux ? ◀

L'UQAM au cœur des études féministes

Une formation unique dans les universités québécoises de langue française assurée par des spécialistes engagées dans les débats contemporains.

→ Certificat en études féministes

Ce programme est entièrement consacré aux études sur les femmes, au féminisme et aux rapports sociaux de sexe.

→ Concentration en études féministes aux trois cycles

Intégrée dans plusieurs programmes de 1^{er}, 2^e ou 3^e cycle, notamment en communication, études littéraires, géographie, histoire, histoire de l'art, psychologie, science politique, sciences des religions, sexologie, sociologie, travail social.

L'IREF, lieu de formation et d'apprentissage

Maria Nengeh Mensah

Professeure
École de travail social

L'IREF occupe une grande part de ma vie académique depuis plus de quinze ans. Au début, lorsque j'étais étudiante confrontée pour la première fois aux limites androcentriques de l'establishment universitaire, il a été pour moi une source de reconnaissance, de soutien et de confiance. Puis, devenue chargée de cours, l'IREF est devenu un lieu de formation et d'apprentissage du métier d'enseignante auprès de jeunes féministes



Photo : Véronique Vigneault, Studio W

qui redéfinissent sans cesse, à leur tour, ce que veut dire être féministe.

Aujourd'hui, comme professeure et chercheure, j'estime être privilégiée de pouvoir encore contribuer à ce milieu dynamique,

où se croisent les points de vue intellectuels, politiques et militants, de toutes les vagues féministes.

Qu'il me soit permis de souligner ici, enfin, le travail extraordinaire de Lorraine et de Céline. À mes yeux, elles incarnent le noyau dur de l'Institut car elles ont su, au fil des ans, accueillir avec bravoure les défis organisationnels et logistiques des études féministes à l'UQAM, d'une cohorte étudiante à l'autre, d'une directrice à l'autre, d'un pavillon à l'autre.

Bon anniversaire! ◀

Enseignement du cours FEM1000 Introduction à la pensée féministe

Alexandre Baril

Chargé de cours
Doctorant en philosophie

Il existe bien peu, dans les universités francophones québécoises, de cours portant sur le féminisme. Plusieurs cours sont donnés, dans divers départements, à partir d'une approche féministe ou s'attardant à des problématiques féministes, mais trop peu traitent exclusivement des mouvements et des théories féministes. Ma passion pour le féminisme depuis 2002 poussait en moi ce rêve incessant d'enseigner dans ce champ d'études, rêve que je croyais inaccessible étant alors étudiant au baccalauréat puis à la maîtrise...

C'est en 2006 que ce rêve a pris forme et c'est l'IREF et les féministes de courage qui le constituent qui m'ont donné cette chance. Ce geste de confiance qu'elles



Photo : Marie-Julie Garneau

ont eu à mon égard, alors que je débutais timidement mes études doctorales à l'UQAM, a transformé ma vie. Je parle souvent du cours que j'enseigne, de même que des cohortes d'étudiantes, étudiants qui défilent dans ma classe depuis plus de quatre ans, comme d'une histoire d'amour... Parmi les moments les plus décisifs, les plus touchants et les plus significatifs de mon existence, plusieurs se trouvent dans mon expérience d'enseignement de la pensée féministe et dans ces liens privilégiés que j'ai tissés avec toutes ces personnes avides d'en connaître davantage sur les théories féministes.

Chaque année, je me réjouis avec la même intensité de pouvoir partager avec mes classes ce qui m'est le plus cher depuis tant d'années, à savoir cette passion pour le féminisme, cette soif du travail intellectuel engagé et ce désir de collectiviser la révolte ressentie à l'égard des injustices sociales, particulièrement celle entre hommes et femmes dans ce cours.

Ma vie professionnelle, intellectuelle, sociale, militante et personnelle ne serait pas la même sans toutes ces rencontres, expériences et échanges que l'IREF m'a donné l'occasion de vivre, et pour cela, et pour bien d'autres choses encore, je lui serai toujours reconnaissant. ◀

De la formation à la pratique

Entretien avec
Julie Théroux-Séguin

Conseillère en égalité entre les sexes à Oxfam-Québec au Vietnam

Propos recueillis par
Marie-Ève Gauvin

Étudiante à la maîtrise en travail social – concentration études féministes

Julie est une grande amie. C'est elle qui m'a transmis sa passion pour les études féministes. Elle a accepté de partager avec les membres de l'IREF quelques éléments sur son travail.

Julie Théroux-Séguin a complété un baccalauréat et une maîtrise en science politique à l'UQAM avec concentration en études féministes. Son mémoire a été réalisé sous l'inspirante direction de Micheline de Sève. Sa concentration l'a amenée notamment à travailler comme adjointe de recherche pour le projet portant sur la discrimination des gais et lesbiennes en milieu de travail dirigé par Line Chamberland.

MEG: Parle-nous des intérêts convergents qui t'ont amenée vers la coopération internationale ?

JTS: Pendant mon baccalauréat en science politique, j'ai fait une année d'étude au Mexique, puis, à la maîtrise, j'ai passé un an et demi en France. Étudier à l'étranger, c'est particulièrement stimulant parce qu'il s'agit d'un double apprentissage. Tu apprends en classe, tu lis des textes, et tout, comme chez nous, mais tu apprends aussi avec leurs différentes façons de faire à l'école, à l'extérieur, dans la vie quotidienne, les discussions avec les gens. J'ai compris qu'on pouvait apprendre différemment. Plusieurs séjours à l'étranger, dont un accompagnement de groupe au Mali, ont aussi été des sources d'apprentissage qui m'ont permis de confronter mes propres préjugés en tant que féministe blanche occidentale.



Julie Théroux-Séguin (à droite sur la photo)

En mars 2008, j'ai obtenu un contrat de conseillère en égalité entre les sexes avec le Centre d'étude et de coopération internationale (CECI) au Vietnam. Je travaillais dans une école pour les fonctionnaires au ministère de l'Agriculture, pour favoriser l'intégration du genre de façon transversale à l'intérieur de leurs cours. Présentement, je travaille sur des projets de développement avec Oxfam-Québec au Vietnam. Je collabore avec chacun des projets pour qu'ils soient sensibles à l'égalité « homme-femme ». On ne fait pas seulement inviter plus de femme à nos ateliers et formations, on essaie surtout que nos projets permettent une réelle appropriation du développement par la communauté et qu'ils soulèvent la préoccupation d'en arriver à une plus grande égalité entre les hommes et les femmes.

MEG: Tu es toujours en contact avec les gens de l'IREF, en quoi ces échanges servent et stimulent ton travail actuel ? Quels sont les apports de ta formation dans ton travail ?

JTS: Je demeure très intéressée par ce qui se passe à l'IREF. Je reste en contact avec des personnes qui continuent à y étudier et à y travailler, et c'est une bonne source d'informations dans le milieu féministe. Je peux envoyer un appel comme ça, à trois, quatre personnes qui s'intéressent à un sujet sur lequel je me questionne.

Ce sont souvent des dilemmes intellectuels que je n'arrive pas à partager avec les gens ici, parce qu'ils font appel à une analyse conceptuelle présente dans les études féministes. Maintenant, contrairement à l'époque où j'étais étudiante et que je lisais de la théorie tous les jours, je réalise davantage des activités en lien avec le terrain. Parfois, je me retrouve à un point où j'aurais envie d'avoir une réflexion qui ne soit pas collée sur le terrain. Je trouve que cette réflexion, elle est plus facile à avoir avec des gens qui continuent à être dans l'univers de la réflexion intellectuelle et conceptuelle.

Quand je pense à ce que l'IREF m'a apporté, c'est beaucoup la conceptualisation de la discrimination systémique, qui s'exprime à travers l'idée de la différence entre le sexe biologique et le genre. C'est l'une des choses qu'on explique quand on va faire des ateliers en région urbaine ou rurale. Mes études m'ont amenée à comprendre l'imbrication des différents systèmes d'oppression, puis leur matérialisation par des éléments simples. Comme quand on me dit que les femmes, naturellement, parlent moins fort ou que les hommes sont des piliers pour prendre les décisions, je cherche à comprendre comment ces croyances là ont été construites... Les études féministes m'ont aussi permis d'avoir ce regard sur le langage comme n'étant pas qu'un outil de communication, mais un outil de renforcement des ►

normes. L'utilisation des proverbes me sert dans mes interventions au Vietnam, parce que je peux les utiliser pour dire aux gens que le fait que les hommes soient considérés comme les piliers de la famille, ce n'est pas sorti de nulle part. Y a précisément un proverbe vietnamien qui dit « dans une maison y a qu'un pilier qui tient le toit ».

MEG : Y a-t-il un message aux étudiantes en études féministes que tu veux livrer ?

JTS : Oui, j'ai envie de conclure en disant qu'on ne peut pas importer le modèle, on

peut juste importer les idées. Parfois on me demande : « Mais chez vous, au Québec, c'est l'égalité entre les hommes et les femmes et c'est parfait ? », alors, moi, je pars toujours de la posture que « non » et que chez nous aussi il y a encore beaucoup de travail à faire. Je ne suis pas au Vietnam pour nous donner en exemple ou pour utiliser ce qui a été fait chez nous en disant « je vais reproduire ça ailleurs ». L'important, c'est d'avoir un esprit critique de soi-même aussi. Une critique de soi-même, c'est une critique de sa culture et de ses propres valeurs. Ça ne veut pas dire qu'on laisse tomber nos valeurs, ça

veut juste dire qu'on est capable de voir d'où elles viennent et d'être capable d'analyser celles des autres aussi.

Il est très riche de diversifier nos points de vue, de les confronter. Au moment où on va toutes avoir la même idée du féminisme, c'est que le féminisme sera mort. Avoir une diversité de points de vue et de discours, c'est ce qui va permettre aux idées de continuer à foisonner, et c'est aussi ce qui va permettre la valorisation des identités multiples. ◀

Levons nos verres, ce sont les noces de cristal de *FéminÉtudes* !

Julie Depelteau

Étudiante à la maîtrise en science politique

Stéphanie Mayer

Étudiante à la maîtrise en science politique
– concentration études féministes



De toutes les publications à caractère féministe, la revue *FéminÉtudes* a pour particularité d'avoir un comité de rédaction composé uniquement d'étudiantes¹ et de publier d'abord et avant tout des textes d'étudiantes. Depuis les quinze dernières années, cette revue s'est taillé une place de choix dans les milieux féministe et étudiant.

Selon le tout premier éditorial, en 1995, la revue *FéminÉtudes* se voulait être une tribune d'échanges, de discussions et de réflexions pour les étudiantes en études féministes de l'UQAM. Cette revue représente une belle première expérience de publication pour les auteures et une aventure enrichissante pour les membres du comité de rédaction. Le projet est mené dans son intégralité par des étudiantes : la formation du comité ; le choix du thème

annuel ; la diffusion de l'appel de textes ; la sélection et la correction de ceux-ci ; le montage de la revue et finalement, au bout de ce processus d'un an : le lancement !

Des réflexions par et pour des étudiantes féministes

Les thématiques développées dans la revue *FéminÉtudes* ont donné lieu à moult réflexions et questionnements sur divers enjeux féministes, mais aussi au rayonnement des savoirs féministes, en constante mutation. Des titres tels que : « La vague antiféministe », « Terre(s) des femmes ? », « Une revue à soi », « Femmes du siècle », « Les femmes et l'art : de muses à créatrices »,

« Identités et altérité : formes et discours », « Femmes et sexualité(s) », « Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération », « Femmes et pouvoirs à la conquête des territoires », « Femmes et égalité », « Femmes et militantisme », « Féminismes de demain : enjeux et défis », « Femmes sur la scène publique : visibilités subversives » et « FéminismeS et diversitéS culturelleS » ont permis d'aborder un vaste éventail de sujets et de problématiques. Selon les thèmes retenus, les étudiantes ont su, à certains moments, considérer et valoriser les contributions des féministes qui les ont précédées ; tandis qu'à d'autres, faire état des nombreux défis et des enjeux actuels. En fait, elles se sont positionnées comme actrices de changements sociaux, mais aussi comme théoriciennes impliquées dans des débats, mettant à jour des enjeux épistémologiques, entre autres. En somme, par le biais de cette revue, les étudiantes ont signifié leur présence comme féministes dans les différents champs d'études desquels elles proviennent et, surtout, leurs contributions aux savoirs féministes.

Des grandes tendances

Replonger dans les différents volumes de *FéminÉtudes* permet de relever certaines tendances marquantes. De façon récurrente, depuis la première parution, les éditoriaux insistent sur la pertinence des féminismes et des études féministes. Ce besoin de légitimer les féminismes ▶

est moins prégnant dans les trois derniers volumes, où les réflexions sont davantage axées de façon critique sur les féminismes en eux-mêmes. Dans les éditoriaux, on aborde souvent les thématiques du ressac antiféministe ; des bilans et perspectives pour les mouvements des femmes et des féministes ; et de l'éclatement du sujet-femme (comme catégorie identitaire ou classe sociale). Dès les débuts, apparaissent dans les éditoriaux et les articles le malaise et la difficulté des auteures de parler des « femmes » comme d'une catégorie homogène. Elles soulignent à répétition que les catégories identitaires excluent la multiplicité à laquelle il faut rester sensibles en tant que féministes. Selon les années, autant les vocables préconisés que les façons de les articuler ont muté. Par exemple, certains thèmes ont amené les auteures à réfléchir et à développer davantage sur « la femme » et « le féminin », tandis que d'autres ont débouché sur des enjeux théoriques liés aux féminismes et aux études féministes. De la même manière, à certaines périodes, la notion de « sexe » sera plus utilisée, tandis qu'à d'autres, ce sera celle du « genre ». Les mutations dans les vocables utilisés et dans les thèmes portant sur « la femme », « le féminin » ou « les féminismes » sont teintées par les transformations

théoriques dont les études féministes sont l'objet et par la pluralité des féminismes.

Des défis à relever

Avec les années, la revue *FéminÉtudes* a su gagner sa crédibilité et attirer plusieurs auteures de différentes disciplines. Évidemment, cette pluridisciplinarité, si chère à l'IREF, reste difficile à assurer, certains domaines d'études demeurant sous-représentés ou absents des publications. Mais le principal défi pour la revue demeure la perte des connaissances techniques, en raison de l'important roulement au sein du comité de rédaction, quoiqu'une certaine stabilité se soit instaurée depuis les trois dernières années. Également, la production de la revue tient aux précieuses subventions des associations étudiantes et de l'IREF, car le coût de la revue est supérieur à son prix de vente. Sur une note plus positive, depuis cette année, les membres du comité de rédaction veulent faire en sorte que *FéminÉtudes* soit davantage un lieu d'échanges entre les différentes personnes qui y contribuent, afin que le contenu des articles fasse l'objet de discussions. Le projet d'un colloque rassemblant les auteures est dans les airs... à suivre!

«Célébrations! Agir et penser les féminismes»

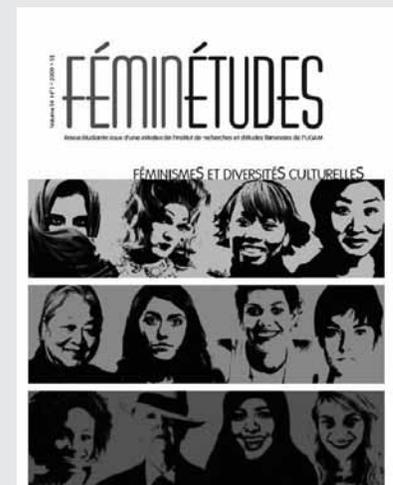
Pour son quinzième volume, *FéminÉtudes* cherche à offrir un espace de réjouissances pour reconnaître l'état des luttes, applaudir les bons coups, souligner les forces symboliques, poétiques, subversives et les énergies politiques d'hier et d'aujourd'hui. C'est par les pratiques, les théories et un brin d'utopie que les féminismes et les féministes rendent tant de changements possibles. Il faut les célébrer de façon grandiose, tel est le souhait de *FéminÉtudes* pour son quinzième anniversaire!

Longue vie à *FéminÉtudes*, à l'espace de réflexions qu'elle offre aux étudiantes ; au rayonnement des savoirs et des créations féministes qu'elle entraîne! ◀

1 Dans cet article, le féminin sera utilisé, car la majorité des personnes qui publient et font partie du comité de rédaction de la revue sont des étudiantes, inscrites ou non dans les différents programmes de l'IREF (ce qui n'exclut pas les publications et la participation d'étudiants au cours des 15 dernières années).

NUMÉROS PARUS

- *FéminismeS et diversitéS culturelleS*, volume 14, n° 1, septembre 2009
- *Femmes sur la scène publique : visibilités subversives*, volume 13, n° 1, 2008
- *Féminismes de demain : enjeux et défis*, volume 12, n° 1, 2007
- *Femmes et militantisme*, volume 11, n° 1, 2006
- *Femmes et égalité*, volume 10, n° 1, 2005
- *Femmes et pouvoirs à la conquête des territoires*, volume 9, n° 1, 2004
- *Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération*, volume 8, n° 1, 2003
- *Femmes et sexualité(s)*, volume 7, n° 1, 2002
- *Identités et altérité*, volume 6, n° 1, 2001
- *Les femmes et l'art : de muses à créatrices*, volume 5, n° 1, 2000
- *Femmes du siècle*, volume 4, n° 1, 1999
- *Une revue à soi*, volume 3, n° 1, avril 1997
- *Terre(s) des femmes ?*, volume 2, n° 1, avril 1996
- *La vague antiféministe*, volume 1, n° 1, avril 1995



Le Protocole UQAM/Relais-femmes : le pari de la démocratisation du savoir

Depuis sa signature en 1982, le Protocole UQAM/Relais-femmes s'alimente à un triple creuset: le Service aux collectivités, son port d'attache, le GIERF devenu l'IREF en 1990, et Relais-femmes, un organisme sans but lucratif qui regroupe plus de 70 groupes de femmes à travers le Québec. En réponse aux besoins de ces groupes, le Protocole a permis la réalisation d'au delà de 500 formations et recherches, et autant d'activités de transfert des connaissances qui ont influencé l'évolution des luttes des femmes ainsi que contribué à des réformes, à des gains majeurs pour l'atteinte de l'égalité entre les hommes et les femmes.



Lyne Kurtzman
Responsable du Protocole
UQAM/Relais-femmes

Les débuts

C'est un contexte historique et théorique propice qui a permis l'émergence puis la fortification du Protocole qui, bien avant qu'il soit de bon ton de s'intéresser à la recherche en partenariat, a privilégié une approche fondée sur une collaboration étroite entre des professeures et des groupes féministes dans un but d'innovation en matière de rapports de sexe.

Dans les décennies 1970 et début 1980, la résurgence des luttes des femmes dans le social, le politique, le privé et le théorique coïncide avec d'importantes transformations dans l'institution universitaire qui se veut ouverte aux groupes sociaux par l'ajout d'une troisième mission de Service à la collectivité, dite «distincte mais intégrée» aux missions traditionnelles de formation et de recherche. Dans un même temps, sous l'impact des interrogations théoriques majeures soulevées par le mouvement des femmes, des jeunes professeures créent

les premiers cours sur les femmes et mettront sur pied le GIERF (1976) dont le premier défi intellectuel sera de travailler à intégrer la réalité sociale des femmes dans les savoirs universitaires.

Durant cette période, Relais-femmes voit le jour (1980) et l'économiste Ruth Rose joue un rôle déterminant dans la reconnaissance de la valeur économique du travail des femmes collaboratrices de leur conjoint. Grâce à ses connaissances sur la fiscalité, les régimes de retraite, les pensions alimentaires, le financement des services de garde, les programmes d'aide sociale, les groupes de femmes ont fait plusieurs gains politiques. Ce sont aussi des années de création et de diffusion de savoirs nouveaux sur la place et l'implication des femmes en politique, dans l'histoire et dans la science, sur le sexe du langage et des médias, sur les méthodes d'action communautaire et féministe. Évelyne Tardy, Nancy Guberman, Jacqueline Lamothe, Nadia Fahmy-Eid, Karen Messing, Armande Saint-Jean, pour ne nommer que ces professeures, ont fait progresser les connaissances et développé avec le Service aux collectivités diverses activités de formation avec les femmes autochtones, les familles monoparentales, des femmes «au bas de l'échelle», des femmes impliquées à la Fédération des femmes du Québec, à l'AFÉAS, dans des Centres d'aide et de lutte contre les agressions sexuelles, dans des groupes d'action pour l'égalité dans l'emploi, dans les syndicats, etc.

Un anniversaire marquant

Il y aura à l'occasion du 50^e anniversaire du droit de vote par les Québécoises en 1990

une réelle contribution de chercheuses comme Francine Descarries qui a su mobiliser ses étudiantes autour de la création d'un florilège du savoir sexiste, et Simone Landry qui a dirigé l'enquête auprès des groupes dont la publication¹ a lancé les festivités et le vaste bilan réalisé à l'occasion du cinquantième. Près de 10 000 femmes de toutes les régions du Québec ont pris d'assaut les pavillons Jasmin et Aquin de l'UQAM pour participer au forum *Les 50 heures du féminisme* organisé par Relais-femmes et le regroupement ad hoc Femmes en tête.

Des projets bâtis sur la confiance

Il est ici impossible de rendre compte de la liste des réalisations qui établissent la partie sociale, l'envergure et la diversité des travaux effectués dans le cadre du Protocole qui n'a fait que s'allonger depuis la création de l'IREF il y a 20 ans. Contrairement au féminisme universitaire européen, l'IREF est resté proche des préoccupations et besoins éducatifs des groupes hors de l'institution, comme en témoigne la constance de son engagement au sein du Comité conjoint du Protocole UQAM/Relais-femmes du Service aux collectivités. Ce modèle de concertation fondé sur la reconnaissance d'un savoir-terrain a permis de construire et de préserver un rapport de confiance entre des milieux de culture différente qui a grandement contribué au développement de la recherche féministe à l'UQAM et à sa valorisation auprès des autres établissements universitaires du Québec, du Canada et d'ailleurs.

Les recherches ou les formations sur l'homoparentalité, les femmes âgées, l'engagement social des jeunes, les ►

discriminations particulières vécues par les femmes autochtones et immigrantes ainsi que le succès du récent colloque international entourant les *Événements commémoratifs des 20 ans de la tuerie de Polytechnique*, qui a été salué à maintes reprises, tout comme ses retombées

sur la place publique, nous permettent de célébrer en toute fierté la maturité des liens qui existent entre les équipes et les membres de l'IREF, de Relais-femmes et du Protocole UQAM/Relais-femmes du Service aux collectivités. ◀

1 *Femmes en tête. De travail et d'espoir. Des groupes de femmes racontent le féminisme.* Éditions du Remue-Ménage, 1990.

Souvenirs d'une pionnière en études féministes



Ruth Rose
Professeure retraitée
associée
Département des sciences
économiques et à l'IREF

Enseigner avec une assistante inscrite en sociologie. Produire les résultats de la recherche intitulée *Portrait des femmes collaboratrices du Québec*¹ à partir d'expertises en droit et en sociologie, en plus de ma propre discipline en sciences économiques. Assister à des conférences et séminaires offerts par des chercheuses dans des disciplines aussi variées que la musique, la biologie et l'histoire. Faire de la recherche avec des collègues en études urbaines et travail social. Voici l'interdisciplinarité que m'ont apporté d'abord le Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes (GIERF) et ensuite l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF).

En 1976, le GIERF, désireux de nouer des liens avec les groupes de femmes, a mandaté des professeures pour rencontrer des militantes féministes. Je pense à Nicole Boily, alors coordonnatrice à la Fédération des femmes du Québec, à Évelyne Tardy, chercheure au Conseil du statut de la femme. Nous souhaitions aussi impliquer des professeures de l'Université de Montréal qui nous ont référé Francine Descarries, alors étudiante féministe militante. Notre projet était de créer un institut de recherche paritaire université-groupes de femmes, modelé sur l'Institut de recherche appliquée sur le travail (IRAT), qui réunissait les quatre universités montréalaises et les trois principales centrales syndicales. Le refus du gouvernement de financer directement un tel institut ainsi que les débats houleux sur le rôle de la recherche universitaire au regard de l'action des groupes nous a amenées à soutenir la création en 1980 de Relais-femmes, qui signait deux ans plus tard une entente avec l'UQAM lui facilitant l'accès à des ressources professorales, professionnelles et matérielles, le Protocole UQAM/Relais-femmes.

Les services à la collectivité, c'est-à-dire le prêt de ressources professorales aux groupes de femmes dans le cadre de projets de recherche, de formation et de consultation, ont toujours eu une place choyée au GIERF et à l'IREF. Depuis plus de trente ans, bon nombre de professeures, chargées de cours, étudiantes et professionnelles ont mis leur expertise au service du mouvement féministe. Mentionnons notamment, les recherches de Donna Mergler et de Karen Messing sur l'ergonomie du travail des femmes, celles d'Évelyne Tardy sur les femmes et la politique, celles de Jacqueline Lamothe sur la féminisation de la langue française.

Pour ma part, en 1978, j'ai effectué une première recherche sur le financement des garderies pour le Regroupement des garderies du Québec. Cette recherche a aidé à convaincre le gouvernement d'augmenter les subventions aux garderies, d'adopter une loi sur les services de garde et à créer l'Office des services de garde à l'enfance. D'autres projets ont contribué à l'établissement de la politique des services de garde à 5 \$ par jour en 1997.

Mon apport, sans parler de celles des autres chercheuses, a également contribué à la mise en place d'une politique de financement des maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale, à l'instauration du système de perception des pensions alimentaires et à leur défiscalisation, à l'établissement de meilleures normes du travail pour les aides familiales, à une bonification des congés parentaux dans les Normes du travail et, par la suite, au Régime québécois d'assurance parentale et à la réforme majeure de la politique familiale en 2005.

Comme chercheure féministe, j'aime insister sur l'importance de la combinaison des expertises universitaires et des pressions politiques du mouvement des femmes pour faire évoluer les politiques économiques et sociales du Québec. ◀

1 Il s'agit des femmes qui travaillent dans des petites entreprises avec leur conjoint. Ce livre a été publié en 1984 par l'Association des femmes collaboratrices du Québec.

L'Institut, un projet collectif

Lorraine Archambault

Agente de recherche
et de planification

L'IREF et le GIERF, seront pour moi des lieux de travail fort importants et significatifs. À 20 ans, j'étais loin de me douter que les études féministes allaient être ma voie professionnelle à l'UQAM.

À l'emploi de l'Institut depuis 1991, j'ai été au cœur de son projet de création et j'ai participé activement avec toute une équipe dynamique et pleine d'énergie à sa mise en place et à son développement en occupant un poste de choix, celui d'agente de recherche et de planification, premier poste régulier du secteur professionnel obtenu à l'Institut. Pourquoi l'IREF ?

Au fait, je connaissais depuis longtemps les chercheuses féministes de l'UQAM puisque ma première rencontre avec elles date de 1979. À cette époque, j'occupais un poste de secrétaire de direction aux Services à la vie étudiante. Le GIERF bénéficiait alors de l'assistance d'une secrétaire qui travaillait à mes côtés. C'est ainsi que j'ai vu défiler les Nadia Fahmy-Eid, Jacqueline Lamothe, Ruth Rose, Anita Caron. Et puis en 1982, je me suis retrouvée à l'emploi de la Famille des sciences humaines comme assistante de programme. À cette période, le GIERF négociait avec la direction de l'UQAM, afin que le secrétariat (secrétaire à temps partiel) soit rattaché à la Famille des sciences humaines. Par un heureux concours de circonstances, on m'a demandé d'assumer les tâches de secrétariat. J'ai alors travaillé avec d'autres membres du GIERF, Yolande Cohen, Gemma Gagnon, Ellen Jacobs (histoire), Micheline de Sève (science politique), Francine Descarries (sociologie), Christine Corbeil, Nancy Guberman (travail social), Monik Grenier (musique), Jacqueline Lamothe (linguistique), Katherine Lippel (sciences juridiques), Hélène Manseau (sexologie), Donna Mergler et Karen Messing (sciences biologiques), et les coordonnatrices,



Simone Landry (communication), Isabelle Lasvergnas-Grémy (sociologie), Ruth Rose (sciences économiques), Évelyne Tardy (science politique), Louise Vandelac (sociologie), Anita Caron (sciences des religions). Toutes très déterminées à faire en sorte que le champ d'étude et de recherche sur les femmes et les rapports de sexe passe par la reconnaissance institutionnelle. J'ai donc été une témoin privilégiée des discussions qui ont menées au projet de création de l'Institut (le projet proposait comme appellation Institut féministe!) Avec l'appui d'un Comité de travail, Louise Vandelac esquissera une première ébauche du projet de création. Projet qui sera par la suite piloté et déposé à la direction de l'UQAM par Anita Caron et qui mènera à la création de l'Institut le 18 décembre 1990. Ayant bénéficiée d'un congé de perfectionnement sur quatre ans, me voilà dès janvier 1991, diplôme en poche (B.A. en sociologie et certificat) à l'emploi de l'Institut, comme agente d'information à temps partiel.

C'est donc avec beaucoup d'enthousiasme que nous avons travaillé à la mise en place de l'Institut avec à la barre, une toute petite équipe sur le plan administratif, nous n'avions pas de secrétaire, il fallait voir à tout! Anita Caron, première directrice, en sait quelque chose puisqu'elle et moi devions assurer la permanence au secrétariat, mais également avec une belle et grande équipe à la direction et au Conseil composé des personnes suivantes: Francine Descarries, Micheline de Sève, Marie-Louise Lefebvre (sciences de l'éducation), Monik Grenier (musique), Marie-Andrée Roy (chargée de cours en sociologie et en sciences religieuses), Angèle Beauchemin et Lucie Piché

(toutes deux étudiantes en sociologie et en histoire), Denise Pelletier (mandataire de la vice-rectrice à l'enseignement et à la recherche), Lyne Kurtzman (Protocole UQAM/Relais-femmes), Marcelle Régimbald (Relais-Femmes) et Marie Lavigne (Conseil du statut de la femme).

L'expérience la plus enrichissante à l'Institut: la multidisciplinarité; c'est cette rencontre avec les professeures, chargées de cours, professionnelles et étudiantes provenant de différentes disciplines qui en fait un milieu de travail riche et diversifié. C'est pourquoi, j'y trouve encore beaucoup de plaisir. L'équipe de direction change par intervalle de deux et trois ans, ce qui amène de nouveaux visages ou nous ramène d'anciennes collaboratrices, un renouveau, une nouvelle façon de faire, de nouveaux projets à mettre en place. Ces nouvelles personnes sont toujours très enthousiastes et débordantes d'énergie pour commencer leur mandat. J'embarque donc avec elles à chaque fois dans l'aventure, et il en va de même avec les nouvelles étudiantes qui deviennent de véritables ambassadrices des études féministes à l'UQAM.

Ce que je retiens et ce qui me motive encore dans mon travail, c'est la confiance que les gens me donnent et la marge de liberté pour exercer mes fonctions: liberté de pensée, d'idées, de création. En soulignant les 20 ans de l'IREF, je fête également mes 30 ans et + avec des collègues féministes, et ma contribution qui a permis à l'IREF de se développer.

Longue vie à l'Institut!



L'IREF un milieu de travail stimulant

Céline O'Dowd
Secrétaire de direction
et assistante de programmes

Photo: Nathalie St-Pierre

La meilleure manière de décrire l'apport de l'IREF dans ma vie, c'est en utilisant les mots *rencontre*, *apprentissage* et aussi *famille*. Dès que je pense à l'Institut, je pense aux étudiantes. Le contact avec elles est pour moi essentiel et enrichissant: les aider dans leur cheminement est la tâche la plus importante que j'ai à réaliser et j'en fais une priorité. Elles m'apportent beaucoup et je me sens proche d'elles. L'IREF, c'est aussi un lieu d'apprentissage, pour les étudiantes bien sûr, mais aussi pour toute l'équipe. Les projets y sont multiples: lançements, colloques, conférences, coordination des programmes, bulletins d'information, entrevues et j'en passe, ce qui permet de toucher à toutes sortes de choses et d'y trouver un travail diversifié, stimulant et plein de défis. J'ajouterai que l'IREF est aussi pour moi une famille où je peux me sentir toujours accueillie et surtout reconnue tant au point de vue humain que professionnel.

Lors de mon embauche, je ne me savais pas féministe. C'est au fil des années que j'ai compris l'importance des acquis des nos mères, de nos sœurs, de nos militantes et de nos chercheuses. L'IREF m'aura fait comprendre que si, au quotidien, je vivais déjà selon un principe d'égalité entre les hommes et les femmes, c'était parce que le féminisme avait transformé les rapports sociaux de sexe, et que j'étais féministe... sans même le savoir!

L'IREF: un lieu inoubliable!

Julie Ouellette
M.A. études littéraires
– concentration études féministes

Analyste au Dossier autochtone
Sûreté du Québec, Contrôle des armes à feu



Mes études à l'IREF ont fait de moi une personne meilleure. Vivre et apprendre à vivre auprès de femmes exceptionnelles qui portent à bout de bras leurs rêves de changer

le monde n'aura pu que laisser une marque indélébile en moi. L'espoir d'apporter quelque chose au monde, d'être utile, de chercher, malgré la puissance des systèmes oppressifs, à changer les mentalités, les perceptions... À chaque jour je pense à vous... jamais je ne vous oublierai.

Bonne fête et longue vie à l'IREF!

Les raisons qui me tiennent ne sont pas toutes raisonnables

Caroline Désy
Agente de recherche
et de planification,
secteur recherche



J'ai mes raisons d'avoir choisi l'IREF. Je peux en dévoiler quelques unes. J'y suis depuis octobre 2009 parce que je souhaite contribuer à développer un créneau de recherche unique, interdisciplinaire, complexe et diversifié. Parce que je sais mener à bien des projets et que je souhaite travailler collectivement à relever de nouveaux défis en ce sens. Parce que les questions de domination et d'émancipation, qui sont au cœur des débats de la société contemporaine, et, de façon générale, les obstacles à la liberté des femmes, me passionnent et m'interpellent.

Un lieu de formation enrichissant

Marie-Ève Surprenant
M.A. sociologie
– concentration études féministes

Coordonnatrice
Table de concertation de Laval
en condition féminine



Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance envers l'IREF pour la formation reçue, mais surtout pour le sentiment d'appartenance et la vie étudiante par l'entremise de la revue *FéminÉtudes* qui a été ma véritable école et mon point d'ancrage. Grâce à mes collègues, j'ai pu construire mon analyse féministe, confronter mes opinions et participer à des discussions, colloques et conférences des plus stimulants. Sans parler du soutien d'une équipe multidisciplinaire de professeures et de professionnelles dévouées. La formation en études féministes m'a permis de trouver ma place dans le mouvement des femmes et un emploi enrichissant. L'IREF contribue à former des travailleuses avec un bagage théorique et une analyse féministe hors pair, un atout inestimable pour assurer la relève dans les groupes de femmes.

Longue vie à l'IREF et merci pour tout!

MEMBRES DU CONSEIL DE L'IREF 2009-2010

Directrice

Marie-Andrée Roy, Département de sciences des religions

Coordonnatrice de la recherche

Francine Descarries, Département de sociologie

Coordonnatrice de l'enseignement

Lori Saint-Martin, Département d'études littéraires

Représentantes professeures

Rachel Chagnon, Département de sciences juridiques

Sylvie Jochems, École de travail social

Sylvie Paré, Département d'études urbaines et touristiques

Représentante chargée de cours

Louise Brossard, École de travail social

Représentantes étudiantes

Stéphanie Mayer, maîtrise en science politique

– concentration études féministes

Marilyn Ouellet, certificat en études féministes

Représentante du Protocole UQAM/Relais-femmes

Lyne Kurtzman, Service aux collectivités

Représentante de la Faculté des sciences humaines

Anne Rochette, doyenne

Représentantes du milieu socio-économique

Thérèse Mailloux, sous-ministre adjointe

Secrétariat à la condition féminine, Ministère de la Culture,
des Communications et de la Condition féminine

Anne Pasquier, coordonnatrice

Table des groupes de femmes de Montréal

Professionnelles

Lorraine Archambault, IREF

Caroline Désy, IREF

Pour appuyer la relève en études féministes et préserver la mission de l'IREF

Faites un don !

L'IREF offre une formation unique dans les universités québécoises de langue française assurée par des spécialistes engagées dans les débats contemporains.

Les bourses sont essentielles afin d'offrir aux étudiantes et étudiants un lieu d'étude stimulant et enrichissant. Les dons versés au Fonds de l'IREF contribuent à la réussite aux études ainsi qu'à la vitalité de l'enseignement, de la recherche et de la création dans le domaine des études féministes.

Faites un don au Fonds de l'Institut de recherches
et d'études féministes via la Fondation de l'UQAM.

Traitement fiscal

Tous les dons sont déductibles d'impôt. La Fondation émet un reçu pour usage fiscal au nom du donateur pour tout don de 20 \$ et plus.

Renseignements

514 987-3030

www.fondation.uqam.ca

Merci pour votre appui !

Collaboratrices, collaborateur : Lorraine Archambault, Alexandre Baril, Anita Caron, Christine Corbeil, Micheline de Sève, Caroline Désy, Julie Depelteau, Francine Descarries, Nadia Fahmy-Eid, Marie-Ève Gauvin, Lyne Kurtzman, Jacqueline Lamothe, Stéphanie Mayer, Maria Nengeh Mensah, Céline O'Dowd, Julie Ouellette, Ruth Rose, Marie-Andrée Roy, Lori Saint-Martin, Marie-Ève Surprenant, Évelyne Tardy, Julie Thérour-Séguin | **Coordination :** Lorraine Archambault avec la collaboration de Francine Descarries, Caroline Désy, Lori Saint-Martin | **Recherche de photos :** Lorraine Archambault | **Correction d'épreuves :** Marilyne Claveau | **Conception et réalisation graphiques :** Carole Breton, Service des communications



Institut de recherches
et d'études féministes

UQAM

www.iref.uqam.ca

ADRESSE GÉOGRAPHIQUE

Pavillon 210 Sainte-Catherine Est
Local VA-2200
210, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec)

Téléphone : 514 987-6587

Télécopieur : 514 987-6742

iref@uqam.ca

ADRESSE POSTALE

Institut de recherches
et d'études féministes (IREF)
Université du Québec à Montréal
C. P. 8888, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8
CANADA